

Le Passé à vapeur

Anthologie proto-steampunk

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE DILICOM // 3010955600100

ISBN 978-2-37177-431-5

ISSN // EN COURS

© éditions publie.net, Michel Verne & Philippe Éthuin

Couverture : Roxane Lecomte

Préparation éditoriale : Philippe Éthuin, Roxane Lecomte

Dépôt légal : 4e trimestre 2015

© papier + epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture!

Archéosf et publie.net présentent

Le Passé à vapeur

Anthologie proto-steampunk



Préface d'Étienne Barillier

Ouvrage présenté et annoté par Philippe Éthuin

Présentation

par Philippe Éthuin



Les textes de cette anthologie nous plongent au cœur des sources de l'imaginaire « steampunk ». Ils n'en sont pas pour autant des textes « steampunk » comme le rappelle Etienne Barillier dans sa préface.

La posture des auteurs du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle est évidemment différente de ceux qui se revendiquent ou qui sont étiquetés « steampunk ». Ils imaginaient des futurs qui ne sont pas arrivés alors que le « steampunk » recrée un passé dans lequel le futur est arrivé plus tôt que dans notre réalité : le proto-steampunk lance ses « Et si ?... » vers l'avenir alors que le « steampunk » interroge le passé. Dans ces aller-retours entre passé et futur, des figures majeures se détachent comme Edgar Allan Poe, Thomas Edison, Jules Verne ainsi que des lieux communs dont a hérité le mouvement « steampunk » : ballons, dirigeables, automates, machines gigantesques fonctionnant à la vapeur...



Certains des textes rassemblés sont connus comme La Journée d'un journaliste américain signé Jules Verne ou Le Canard au ballon d'Edgar Allan Poe, d'autres sont de petites perles oubliées magnifiant la vapeur, relevant de l'edisonade humoristique, ou imaginant un monde dans lequel les automates côtoient les humains.

Tous ces textes extrapolent sur des données scientifiques et techniques de leur temps. Ils inventent un avenir dont se nourrit notre imaginaire contemporain.

Préface

par Étienne Barillier



Des androïdes dansants ? Des inventeurs géniaux, mais un peu dérangés ? Des aérostats et des machines gigantesques ? Des prouesses technologiques et industrielles ? Des machines inédites et des mécanismes superbement complexes ? Le tout dans un xixe siècle finissant doucement ? Voilà un catalogue des plus alléchants pour ce qui aurait pu être une anthologie de nouvelles steampunk.

Le steampunk ? Pour mémoire, il s'agit d'un genre rétro-futuriste qui revisite le passé sur le mode de l'uchronie, mais en y injectant une dose d'imaginaire science-fictif ou fantastique. Le steampunk connaît actuellement une popularité croissante, notamment grâce à son esthétique immédiatement reconnaissable, faite de cuir et de cuivre, de corsets et de chapeaux hauts de forme.

Mais, comme vous le savez déjà, ces textes ne sont en rien du steampunk.

D'ailleurs, soyons aussi clairs que possible : aucun auteur du tournant du xix^e siècle n'a jamais écrit de steampunk. Et, au risque de choquer dans les chaumières, répétons-le bien haut : ni



Jules Verne ni H. G. Wells ni aucun de leurs contemporains n'ont jamais écrit une seule ligne relevant du steampunk.

Cela pour deux raisons. La première est la plus pragmatique : le mot — inventé en 1987 par l'écrivain américain K. W. Jeter — n'existait pas ! La seconde est la plus subtile : le steampunk est une fiction rétro-futuriste, un retour du futur dans le passé, la projection de thématiques et de motifs modernes dans des cadres historiques antérieurs. Avec le steampunk, nous sommes dans une histoire alternative qui relève de l'uchronie.

Or Jules Verne écrivait des « voyages extraordinaires ». Lui et H. G. Wells, quand ils travaillaient un matériau fictionnel prospectif le faisait en imaginant leur futur, plus ou moins proche, plus ou moins fantaisiste, qui est devenu par la force des choses notre passé. Ils allaient de l'avant, imaginant ce que pourrait offrir la science de leur lendemain. Verne visait l'instruction de ses lecteurs, Wells avait quant à lui une conscience sociale plus affirmée. Ils étaient des auteurs de leur temps.

Leurs textes exploraient leur présent, évoquaient leur futur, dans un mouvement qui pointait dans notre direction, notre xxi° siècle. Alors que le steampunk fait exactement le mouvement inverse : il regarde vers le passé pour mettre en perspective notre présent et parfois interroger notre futur. Autrement dit, le steampunk explore le passé, ses cultures et ses motifs en les détournant. La richesse d'un tel recueil est alors de nous rappeler d'où nous venons. Elle est également de proposer un voyage dans un imaginaire oublié, ou parfois par trop simplifié. Trop souvent le steampunk se contente de regarder du côté des maîtres et de nous proposer des variations autour de Nemo, Robur ou d'une attaque martienne. Or la littérature populaire du xixe siècle a bien plus à proposer.



Le lecteur amateur de steampunk peut trouver nombre d'enseignements à la lecture de ces textes. Le plus fascinant est de voir apparaître les germes d'une fiction de la science, qui ne s'appelle pas encore science-fiction.

Dans ces contes cruels, la science n'est encore qu'un divertissement, un prétexte à l'aventure et au mystère, toujours raconté avec un petit sourire en coin. L'homme ne craint pas encore la machine.

Le steampunk perd souvent cette légèreté de ton. Le romanesque demande du réalisme, de la psychologie et des crises! Mais cette gravité tient aussi à sa nature profonde. Dans son voyage à rebours vers le passé, le steampunk côtoie les deux Guerres mondiales, il sait ce que la science a pu offrir comme machines de guerre et de destruction. Il sait aussi que l'âge des explorations et des découvertes ne séduit plus les foules et que les figures de l'explorateur et du savant n'ont jamais été aussi pertinentes que projetées dans le passé.

Ces textes ne sont pas du steampunk. Ils en sont les plus lointaines racines, plongées dans les profondeurs de notre imaginaire.

Étienne Barillier, septembre 2015

« Mademoiselle de la Choupillière » in Nouvelles

Jacques Boucher de Crèvecoeur dit Boucher de Perthes

1832

ANS UNE TRÈS GRANDE ET TRÈS BELLE VILLE, où l'on comptait, outre six mille habitants, un sous-préfet, un président, un procureur du roi, un lieutenant de gendarmerie, enfin tout ce qui pouvait en faire l'utilité et l'agrément, existait un petit monsieur frisé, rasé, brossé, et de l'espèce de ceux qui, dans la capitale comme ailleurs, se retournent tout d'une pièce, de peur de déranger l'économie de leur cravate. Créature d'invention nouvelle, portant corset et formant le medium entre l'homme et la femme, M. le baron Léon de Saint-Marcel, riche de 26 ans, d'une jolie figure et de trente mille livres de rente, jouant les jeux de société, chantant passablement la romance, avait tout ce qui constitue un grand homme dans la très belle ville de B... Aussi y était-il le favori de toutes les mamans ayant des demoiselles à marier, et le point de mire de chaque fille ou veuve qui voulaient un mari. Il ne se donnait pas un dîner prié, un bal, un thé, un goûter, une fête au bois, une course en char-à-bancs, dont il ne fût partie obligée. M. le baron était donc l'homme le plus occupé de l'arrondissement : toilette le matin, toilette à midi, toilette le soir, visites à recevoir, visites à rendre, il n'avait pas une heure à lui. S'il lui restait par hasard quelques minutes, elles suffisaient à peine pour lire le Journal des modes ou faire des réponses tendres ou polies ; ce qui lui coûtait toujours, car il avait besoin de consulter fréquemment



le dictionnaire, tant pour la pensée que pour le style. Sorti jeune du collège, il avait fait bien juste sa quatrième, où l'on n'apprend pas l'orthographe. Il n'était donc point un savant ; il n'était pas non plus un homme d'esprit : ce qui lui importait peu, puisqu'il croyait être l'un et l'autre, et que, les trois quarts de la ville le croyant aussi, il jouissait de tous les agréments de la science et de l'esprit, sans en éprouver l'embarras.

M. Léon avait allumé, parmi les jeunes personnes du lieu, ainsi que nous l'avons fait entendre, des passions profondes. Mais comme les demoiselles de nos jours ont généralement des vues sages et mathématiques, l'incendie avait pour premier aliment les trente mille livres de rente de M. le baron, qui aurait probablement fait tourner dix fois moins de têtes si le total de son revenu eût été moindre d'un chiffre. Il ne faut pas en conclure que c'était l'amour de l'argent qui faisait battre le cœur de ces dames, non ; on pense plus noblement dans la ville de B..., d'ailleurs, qu'aimer un homme riche n'est pas aimer précisément l'or qui est dans son coffre ; on aime le propriétaire, parce qu'il est entouré de tout le prestige qui fait paraître aimable : de beaux habits, de beaux bijoux, de beaux meubles ; s'il n'a rien de tout cela, on sait qu'il peut l'avoir ou qu'on l'aura pour lui, ce qui revient au même. Voilà pourquoi, dans tous les pays civilisés, les futurs les plus riches sont véritablement les plus beaux.

M. de Saint-Marcel, pour des raisons morales ou politiques, n'avait point cédé aux séductions de ses compatriotes. Quoiqu'elles fussent généralement fort bien, il était resté le maître de son cœur ; une seule femme avait fait quelque impression : c'était Mademoiselle Louise D..., sa cousine, jeune personne charmante qui avait conçu pour lui un sentiment qui semblaient autoriser les projets des deux familles. Aussi bonne que belle elle possédait justement ce qui



manquait au baron, de l'esprit et de l'instruction; mais la fortune de son père ayant successivement été réduite par des événements imprévus, la passion de M. de Saint-Marcel avait diminué dans la même proportion, et, à l'époque dont nous parlons, elle était tombée presque à zéro. En vain sa mère en mourant lui avait fait promettre de contracter cet hymen, il ne cherchait plus qu'un prétexte honnête pour le rompre.

Il crut un jour l'avoir trouvé. À la suite d'un bal où Louise avait dansé avec un officier de la garnison, il prétendit qu'elle avait une intrigue avec ce militaire.

Ainsi diffamée par l'homme qui était l'oracle de la société, la malheureuse orpheline se vit bientôt repoussée par toutes les mères, toutes les filles, pour qui naguère elle était un objet d'envie. Son désespoir fut affreux ; l'ingrat lui était cher encore, elle tomba malade ; et, au lieu de la plaindre, son bon cousin dit qu'elle jouait la comédie : elle la jouait bien, car elle mourut.

Les petites gens qui ne calculent rien et qui se marient comme des brutes, par le sentiment de la simple nature, blâmèrent fort notre charmant Léon; ils le traitèrent d'homme dur et sans cœur. Mais les personnes comme il faut, c'est-à-dire les gens ayant des rentes, approuvèrent l'énergie qu'il avait montrée; et l'innocente victime, morte de douleur, fut citée comme un exemple de la justice divine, qui se prononce toujours contre les filles qui dansent avec des militaires sans fortune.

Débarrassées d'une concurrente redoutable, les demoiselles redoublèrent d'œillades et d'agaceries. Malheureusement, dans l'arrondissement de B..., les plus grands propriétaires, hors M. le baron, n'avaient pas plus de cent mille écus de capital : c'est sans doute un fort bel avoir en province ; mais, s'il se trouvait quelque jolie fille dont les père et mère fussent ainsi pourvus, elle avait des



petites sœurs, des petits frères, marmaille insupportable pour un beau-fils; ou bien s'il n'y avait que peu ou point de cohéritiers, les grands parents étaient jeunes et ne paraissaient nullement disposés à faire de longtemps plaisir à leur gendre.

M. Léon n'avait donc pu fixer l'irrésolution de ses vœux; il se contentait de ceux de tous les cœurs, sans en exaucer aucun, ce qui lui valait cette continuation de politesse, sourires, dîners, compliments, serrements de main, et même de billets doux, car quelques personnes sensibles, qui n'avaient en dot que leur vertu, s'étaient aventurées jusque-là.

À cette époque on vit arriver dans la superbe ville de B... un monsieur de la Choupillière, ancien émigré, ancien fournisseur, ancien député, ancien préfet, ancien chambellan, ancien gentilhomme de la chambre, pour l'instant simple mécontent, mais toujours comte et riche à millions.

Tout le monde savait ce que M. le comte avait été, et personne ne comprenait rien à M. le comte. C'était un homme qui ne ressemblait à aucun autre ; il avait absolument l'air de l'hommemachine : ses gestes étaient réglés, compassés, comme ceux d'une pendule, ou ceux d'un acteur dressé par tel professeur à l'école royale de déclamation. Toujours à l'heure, à la minute, nul ne le faisait dévier de son chemin ou de ses habitudes, et si par hasard il faisait un faux-pas, on aurait pu croire que c'était à l'endroit où il voulait le faire ; il était souvent fort silencieux, et pour rien au monde on ne lui aurait fait desserrer les lèvres ; mais, lorsqu'il avait commencé à parler, il fallait qu'il continuât tout le temps qu'il semblait avoir déterminé d'avance ; et, nonobstant les interruptions, les incidents, voire même quelquefois le départ de l'auditeur, il parlait encore. Ses mouvements étaient carrés, à angle droit, et comme à ressort, et ses périodes semblaient conduites



par le même principe. Sa voix, soit à force d'avoir parlé comme député, annoncé comme chambellan, crié comme mécontent, ou juré fidélité comme préfet, était justement aussi sonore que le rouage d'un tourne-broche.

M. le comte était veuf; il avait une fille unique absolument sur le même modèle que son père, ce qui n'arrive pas souvent, mais ce qui pourtant devrait être toujours, pour la facilité des reconnaissances de famille et la commodité des généalogistes.

Mademoiselle Colombe semblait au premier coup d'œil la contre-vérité de son nom. Rien dans son physique ne rappelait une colombe. Quant au moral, c'est ce que nous ne pouvons dire ; mais, toute ressemblance à part, mademoiselle de la Choupillière n'en était pas moins jolie et très jolie, surtout à la lumière ; car, des yeux un peu cernés, un teint un peu lustré, signe certain auquel on peut reconnaître les dames du grand monde, et l'usage des longs spectacles, valses, galopades, enfin de toutes les récréations nocturnes, nuisaient un peu à l'effet général. Cependant les beaux cheveux de l'héritière, ses dents perlées, son front, son cou, son bras, sa main plus blancs que l'albâtre, sa taille de nymphe, son pied le plus petit du monde, faisaient bientôt oublier ce qui manquait à la fraîcheur de son coloris ; si la nature n'était pas là, du moins était-ce l'art porté à toute sa perfection.

L'esprit de mademoiselle de la Choupillière, et l'on disait qu'elle en avait beaucoup, était absolument du genre de sa figure ; tout paraissait sortir de la main du même acteur. Quand elle parlait, on croyait lire un livre correctement écrit ; quand elle chantait, l'oreille était remplie agréablement, mais c'était le chant d'un orgue de Barbarie ; on aurait désiré moins de précision et plus d'âme. Sa danse était analogue, c'était la traduction élégante des sauts et des bonds du père ; en un mot, l'ensemble de sa



INCROVABLE MAIS VRAI LE FUTUR

est dans la lecture!



RENDEZ-VOUS SUR

http://archeosf.publie.net/abonnement

pour recevoir directement dans votre boîte mail toute notre actualité, nos prochaines parutions en papier et en numérique, et surtout, des textes en ligne, des pépites de science-fiction ancienne...

ET C'EST GRATUIT!

Profitez de la version numérique, sans frais supplémentaires!

- 1. Rendez-vous sur le site librairie.publie.net et ajoutez Paris Futurs dans votre panier;
- 2. Entrez le code XXXXXX dans la partie « code promotionnel »;
- 3. C'est tout! Profitez des versions multi-formats et mises à jour, à vie!

Si votre libraire ou votre revendeur le propose, adressez-vous à ce dernier pour accéder à la version numérique depuis ses services en ligne. Aimons nos librairies, soutenons-les!

Vous possèdez une tablette ou un smartphone? Ce QRcode vous simplifie la tâche.



La collection ARCHÉOSF



Les exilés de la Terre — André Laurie

Les Ruines de Paris - Collectif

Jadis chez aujourd'hui — Albert Robida

Une ville souterraine — CHARLES CARPENTIER

L'amour en mille ans d'ici — Gustave Marx

Nouvelles de l'avenir suivi de Les ruines de Paris — Joseph Méry

Les trois yeux — MAURICE LEBLANC

Paris Futurs — ANTHOLOGIE DES PARIS DU FUTUR

Une chasse préhistorique à l'époque magdalénienne — A. Portier

Le raccommodeur de cervelles & autres nouvelles — Pierre Véron

Force ennemie — JOHN-ANTOINE NAU

L'automate — RALPH SCHROPP

Histoire de ce qui n'est pas arrivé — Joseph Méry

Inoculation du parfait bonheur — Albert Robida

Haikisations extraordinaires — Jules Verne

Voyage au ciel — SAMUEL-HENRI BERTHOUD

En l'an 1950 — 4 CONTES ET NOUVELLES RETROUVÉS DANS LA PRESSE

Le formidable événement — Maurice Leblanc

Zigzags à travers la science — MICHEL VERNE

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PHILIPPE ÉTHUIN AVEC LA COLLABORATION DE ROXANE LECOMTE

RENDEZ-VOUS SUR ARCHEOSF.PUBLIE.NET

